Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 9 (1979)

Heft: 9

Rubrik: Les jeunes parlent aux aînés : mes 80 ans

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chatchien & Cie

Myriam Champigny

Dame Fouine

J'ai fréquenté, quand j'étais enfant, une chatte nommée Fouinette. On l'appelait tantôt Foufou, tantôt Fifine. A cette époque, je ne connaissais pas l'existence de l'animal nommé fouine et si c'est lui qui était à l'origine du nom de cette petite chatte, je l'ignorais. Un peu plus tard, j'ai entendu le verbe «fouiner» et il ne m'a pas été sympathique. «Elle est toujours entrain de fouiner dans mes affaires» me dit une camarade d'école en parlant de sa grande sœur que nous n'aimions pas beaucoup. C'était une fille d'aspect ingrat qui portait d'épaisses lunettes sur un nez pointu. Quelques années passèrent avant que je ne rencontre, dans mon manuel de zoologie, la bête appelée fouine. On la décrivait comme «un petit carnassier rusé et sanguinaire». On disait aussi: «Elle étouffe les oiseaux et boit leur sang». Cette description me troubla. Comment une petite bête, même carnassière, pouvait-elle «étouffer» des oiseaux? Dans mon imagination juvénile, je voyais une dame fouine sous les traits d'une naine aux dents pointues, portant un tablier de ménagère. Penchée au-dessus d'un berceau où gisait un oisillon sans défense, elle l'étouffait en lui appuyant un oreiller sur le bec. Image atroce dont je ne me débarrassai que le jour où je vis une véritable fouine en chair et en os.

Surgie d'un fenil, la tête minuscule en alerte, les moustaches raides bien droites, cette bête était bien la réplique exacte de la fouine de mon livre d'école. La rencontre dura à peine une seconde. Juste le temps de nous regarder dans les yeux. Juste le temps de désirer follement qu'un miracle se produise, que le petit animal vienne à moi, me fasse confiance, se prête à ma caresse. Je lui dis tout bas: «Fouinette, viens...» Mais elle avait disparu.

Quelque quarante ans plus tard... Nous vivons maintenant dans une maison blanche entourée de vignes. La fouine est considérée par les vignerons comme une ennemie. A la saison des amours, elles font les folles, disent-ils, et cassent les ceps. L'un d'eux a l'intention de faire le guet, la nuit prochaine. S'il en voit une, il ne se gênera pas pour tirer. Il faudra que je rentre tous mes chats. Il y a, dans ma petite bande, des museaux effilés, des robes brunes à plastron blanc et des queues touffues qui pourraient bien prêter à confusion... Je tente de plaider en faveur de la fouine, de faire valoir le nombre de petits rongeurs détruits pas elle. Mais je sens bien que, gentiment, on se gausse de cette citadine qui ne saisit pas la différence entre l'animal utile et le nuisible, le bon et le méchant. Je repense à mon vieux manuel de zoologie et je me demande si, parmi ses illustrations, il en figurait une qui aurait eu, en légende, la notation: «Homo sapiens. Grand carnassier rusé et sanguinaire.»

C'est pourquoi ma visite chez M. Jacques, fermier dans un village voisin, m'a réconfortée. On m'avait dit qu'il avait une fouine apprivoisée. Mais, tout de suite, M. Jacques tient à mettre les choses au point: «Non, elle n'est pas apprivoisée. Mais elle est familière. Voilà six mois qu'elle vient, chaque soir, partager la pâtée avec mes deux chats. Ils mangent tous les trois dans la même écuelle...» Je lui fais remarquer que d'autres, à sa place, l'auraient déjà abattue. Mais il me fait cette réponse aussi jolie qu'inattendue: «Elle a le droit de vivre, comme nous...»

Je lui demande:

— Et vous ne craignez pas pour vos poules?

— Oh non, elle n'y a jamais touché...

Puis il ajoute:

— Pourtant, elle va beaucoup au poulailler! Je le regarde avec étonnement. Il reprend:

— C'est pour les œufs! Elle fait un petit trou bien rond dans la coquille et puis elle les gobe. Je retrouve des coquilles vides jusque dans la grange. Je ne sais vraiment pas comment elle se débrouille pour transporter l'œuf sans le casser...

Je pose alors la question qui vient naturellement à l'esprit. Après tout, un fermier est quelqu'un de réaliste et qui ne gère pas une entreprise philanthropique:

— Mais ça ne vous fait rien qu'elle vole ainsi les œufs de vos poules?

Et à nouveau je reçois une merveilleuse réponse qui sera le mot de la fin car les paroles de M. Jacques révèlent une belle philosophie:

— Ma foi... On les aime bien, nous, les œufs! Elle peut bien les aimer aussi...

M. C.

Les jeunes parlent aux aînés

Sophie

Mes 80 ans...

On ne sait jamais... peut-être un jour serai-je moi-même une grand-mère de 80 ans ou plus, si les circonstances et le rythme trépidant de la vie le permettent et si je ne meurs pas demain d'une grave maladie ou écrasée par un trolleybus...

Il m'est difficile de m'imaginer grand-mère, et pourtant l'envie me prend d'essayer, peut-être pour me rapprocher encore un peu plus de ceux que l'on appelle — souvent à tort — les vieux.

Dans 50 ou 60 ans, de quoi aurai-je l'air? J'ai beau me regarder dans le miroir, froncer les sourcils pour faire apparaître quelques rides, dessiner de mes doigts le petit chignon que formeront demain des cheveux aujourd'hui très courts, je n'en suis pas beaucoup plus avancée...

Pourtant j'aimerais devenir grand-mère et couler des jours paisibles auprès de la personne que j'aime; m'installer au coin du feu, un livre sur un genou, un chat sur l'autre, et écouter chanter les braises assoupies dans l'âtre... J'aimerais être belle à l'âge de ma retraite, ne pas avoir l'air malade ou trop chiffonné. Avec au fond des yeux une petite lueur malicieuse, celle que l'on me connaît aujourd'hui, paraît-il, à 20 ans... Peut-être aurais-je des petits enfants qui grimperont sur mes genoux et quémanderont des histoires que je devrai inventer, ayant épuisé depuis longtemps les aventures du Petit Chaperon rouge ou de la Belle au Bois dormant.

Ils me demanderont comment j'étais à vingt ans, si mon corps était déjà fatigué, si j'avais eu beaucoup d'amoureux et pourquoi j'avais fait le choix d'une personne déterminée... Je leur répondrais qu'à 20 ans tout est possible mais rien n'est simple; qu'à 20 ans on doit se battre très fort pour vivre ce que l'on désire, pour se sentir exister et s'affirmer. J'essaierai de ne pas leur mentir en maquillant la vérité...

Lorsque je serai vieille, j'aimerais avoir plein de souvenirs doux dans ma mémoire, j'aimerais boucler ma vie sereinement. J'habiterais une petite maison de campagne, loin des HLM et du bruit de la ville, et mes compagnons chiens et chats vieilliraient avec moi pour le meilleur et pour le pire...

Je ne veux pas devenir une «vilaine vieille». Je ne pourrais m'accepter laide, aigrie et acariâtre, bornée ou étroite d'esprit. Lorsque j'aurai votre âge, j'aimerais encore découvrir d'autres pays, d'autres gens, d'autres mœurs; m'enrichir chaque jour l'esprit et le cœur.

J'aimerais ressembler à Maude du film « Harold et Maude», une belle histoire qui m'a bouleversée. Vivre comme elle d'une manière originale, en refusant l'inhumain de notre société, en inventant un nouvel art d'exister; vivre pour la nature et les animaux, pour les gens «vrais»; faire sauter certaines barrières rencontrées chaque jour. J'aimerais peut-être devenir Maude...

Et lorsque je ne serais pas en vadrouille, je m'installerais dans la paix de mon chez-moi, sans peur du lendemain, heureuse du chemin parcouru, philosophe, sage...

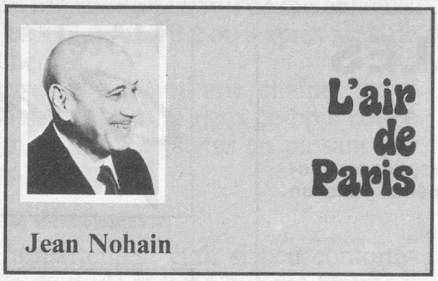
Mais je sais que mes rêves et mes espoirs ne se réaliseront peut-être pas, que je serai seule, abandonnée par ceux qui disaient m'aimer lorsque j'étais jeune; et que je n'aurai comme seule joie de chaque jour que mes souvenirs.

Je ne sais pas qui je serai à 80 ans. Je ne peux qu'espérer une vieillesse heureuse, en accord avec mes idées et mes sentiments, heureuse comme je souhaite que soit la vôtre...

Sophie Baud

P.S. Avez-vous vu le film «Harold et Maude» du réalisateur Hal Ashby? Si vous l'avez déjà vu, dites-moi vos impressions. Essayons de communiquer par le biais d'Harold et Maude.

— Alors? Quoi de neuf?
(Dessin de Padry-Cosmopress)



Les vieux papiers...

Conservez-vous vos vieux papiers, biens chers aînés? Moi qui garde les miens depuis tant et tant d'années, je me reproche souvent leur amoncellement, le désordre de mon appartement, le «fouillis-fouilla» de ma chambre... Et pourtant!

Il y a quelques jours, on célébrait à Paris le cinquantenaire de l'un de nos plus grands littérateurs gais, l'étonnant Georges Courteline, qui est mort en 1929: le **29 juin,** lui qui était né par une étrange coïncidence le **29 juin** 1858...

Je l'avais rencontré, personnage exceptionnel, à plusieurs reprises lorsque j'étais jeune journaliste, puis nous avions correspondu et — quel bonheur! — j'ai retrouvé ces lettres qu'il m'écrivait, mélangées à ces «vieux papiers» encombrants et que je croyais superflus. Mieux: il y avait là, parmi tant de futilités, la première «narration française» qu'avait composée au Collège de Meaux, à l'âge de douze ans, le 24 février 1874, l'inoubliable auteur de **La Paix chez soi,** de **Boubouroche,** des **Gaîtés de l'Escadron,** du **Train de 8 heures 47...**

Georges Courteline m'avait alors raconté, bourru, bougon, comme d'habitude, la vie détestable des collégiens de l'époque, leur réveil à 5 heures du matin «à la claquette», leurs ablutions à l'eau glaciale, les maigres repas sordides et le travail assidu, assorti de pensums («vous me copierez mille vers latins!...») auquel il fallait se livrer sans broncher. Quelle existence, comparée à celle de nos écoliers de 1979!

Et voici pour vous, chers aînés, un extrait de cette narration de Georges Courteline enfant. Comme il était doué déjà. C'était la parodie, presque prémonitoire, des amateurs de tourisme à tout prix! La voici:

La manie de voyager

Cléon a une maison, mais il n'y demeure pas. Elle lui sert à loger un intendant qui le vole, et des valets qui volent l'intendant. Sa demeure à lui n'est nulle part, ou pour mieux dire, elle est partout. Il ne couche pas en moyenne vingt fois pas an dans son lit, car il est toujours en voyage. Il fait une promenade (pour me servir de son expression) de Paris à Londres, et il revient à Paris, en passant par Saint-Pétersbourg et Constantinople. Il ne voyage pas pour le plaisir de voir les villes: il voyage pour voyager.

Il a été quatre fois à Pékin, douze fois à New York et vingt fois en Egypte; il a fait le tour du monde en quatre-vingts jours, tout cela pour le seul plaisir de n'être pas chez lui. Il connaît tous les pays, excepté la France, toutes les villes, excepté Paris, où il n'est jamais. S'il y arrive un matin, de retour de San Francisco, il en repart le soir pour les antipodes.

Toute sa bibliothèque n'est que Livrets Chaix, Guides Conty, Guides du Voyageur à l'étranger, *etc. Il a voyagé toute sa vie et il n'aime que cela. Il a employé tous les moyens possibles de locomotion; il a voyagé à pied, à cheval, en chemin de fer, en bateau, en ballon; il a parcouru l'Inde sur un éléphant, l'Egypte sur un chameau. Il a goûté à toutes les cuisines du monde, depuis le gigot de mouton à la française jusques au nid d'hirondelle à la chinoise; il a mangé du phoque lorsqu'il était au Spitzberg, et bien d'autres friandises de ce genre.*

Il a couru mille dangers, il a manqué cent fois d'être dévoré par des tigres ou par des serpents; il s'en est fallu de bien peu qu'il n'aille prendre place sur le pal des Turcs, et c'est par miracle qu'il a sauvé sa tête du scalp des sauvages.

Et de tout cela rien n'a pu le décourager et affaiblir en lui son goût pour les voyages; il a voyagé jusques ici, il voyagera jusqu'à sa mort; et quand il mourra, si par le plus grand des hasards, il meurt chez lui, une des clauses de son testament portera qu'il désire que son corps soit enterré en Chine. Pourquoi? Pour faire un voyage de plus.

Le 24 février 1874
Georges Moinaux (Courteline)
Classe de 4e
(professeur: M. Grangé)

Chers «vieux papiers» souvent maudits! Je suis reconnaissant à Georges Courteline d'avoir donné à mes amis, les aînés, cette bonne occasion d'un sourire indulgent et de les excuser.

J. N.